

*La vie prend son temps pour programmer ses échéances*

Dans les quartiers sud de Marseille, au bord de mer, deux anciennes gloires de la profession ont accosté après une série de tempêtes qui ont jalonné leurs vies. Plus loups d'eaux troubles que de mer, ils n'ont pas d'adresse connue. De toute façon, vu leur pedigree, ils ne tiennent pas à recevoir de courrier. Ce sont deux frères : Arsène, dit Néné, et Auguste, dit Gu. Ils ne sont plus très jeunes. Suite à des activités que la loi réprovoque, Néné, interdit de séjour sur Marseille, a vécu longtemps à Sète. Epris de liberté, il n'a fait que frôler les portes de la commune. Son école, c'était la rue. Il faisait des boulots à la sauvette et gagnait sa croûte comme il pouvait, plutôt mal que bien. Il naviguait grâce à tous les mauvais courants de l'existence. L'air bonasse, sans doute nanti d'une cervelle fragile, l'ironie du sort lui proposait toujours des fréquentations douteuses.

Comme rétorquait le Marius de Pagnol à son père César qui lui faisait des reproches pour ses relations anciennes :

*' Dans les bars du port on rencontre rarement le fils du Président de la chambre de commerce !'*

Auguste, plus chanceux ou plus malin, était employé dans une savonnerie du quartier de St Henri à Marseille. A l'inverse de Néné, il avait su passer entre le mur et l'affiche. Il n'empêche qu'au fil des années, son ardoise s'était passablement remplie ! Aujourd'hui, la dette étant payée à la société, leur activité la plus lucrative, mais bien entendu obscure, se solde par des contrats. Cependant, avec l'âge, ils ont appris à ne plus faire de bruit et se limitent à la région seulement, juste pour rendre service. Connus du milieu et même de la police, ils sont devenus les bons samaritains de la pègre marseillaise.

- Robert ! Fais gaffe à ces deux-là ! Ils sont nocifs.

- Pourquoi Maguy ? Un soir, je les ai vus ici, tu semblais bien les connaître. Ils ne sont plus très jeunes. On les dirait paumés.

- Oui ! Je les connais depuis longtemps, ils sont de la vieille école. Mais détrompe-toi, de paumés ils n'en ont que l'air. Les paroles de la chanson, ce sont eux qui les écrivent. Et crois-moi, lorsqu'ils ont fini,

il n'y a pas de faute d'orthographe et il ne manque pas une virgule !  
Ils sont maîtres dans leur spécialité.

- Et c'est quoi leur spécialité ?

- Le coup en douce, celui qui ne laisse pas de trace. Ecoute ! Tu vas comprendre. Il y a quelques années, avant la guerre, un boucher près de La Plaine avait une maîtresse, commerçante en maroquinerie. Il avait commencé par de petites attentions pour sa belle. Lorsqu'elle venait à la boucherie, il lui faisait une bonne pesée pour la viande. L'aiguille de la balance n'avait pas fini son parcours qu'il annonçait déjà le prix à payer. Puis, il est allé crescendo. Il est passé aux bijoux, à une bagnole, puis au magasin. Il avait un ami, encaisseur pour le compte d'un grand magasin, avec qui il prenait souvent l'apéro dans l'arrière boutique.

- Un encaisseur ?

- Oui ! A l'époque, c'était comme ça, une façon de faire crédit. Le bonhomme passait encaisser chez le client, périodiquement, suivant les accords avec le grand magasin. Mais ce copain avait une maladie cardiaque. Un samedi midi, après sa tournée d'encaissements, un verre à la main, le gars s'écroule subitement. Il meurt d'une embolie. Le boucher veut appeler du secours, mais au moment de décrocher le téléphone, il voit la sacoche de son ami accrochée au dossier d'une chaise. Elle est entrouverte, gonflée de billets de banque, une vraie provocation. Comme il est financièrement aux abois, il raccroche. Une idée folle lui monte à la tête. Il cache le mort au fond d'une chambre froide sous des cartons. Il imagine le sortir une nuit, pour le balancer n'importe où.

- Il était fou ce mec ! Il comptait le garder longtemps ? Et l'odeur ?

- Tu sais, lorsqu'on est pris par le manque d'argent on fait n'importe quoi. Sa gonzesse lui coûtait les yeux de la tête et il avait des problèmes de traites impayées.

- Tout de même, se mettre un cadavre sur les bras, c'est un monde !

- C'est la vie ! Il ne faut pas juger. C'était son parcours, à chacun le sien. Il a pris sa décision en une fraction de seconde. Ce matin-là, en sortant de son lit, il ne se doutait pas que le soir un cadavre dormirait dans sa chambre froide. Si on savait tout avant de commencer, ce serait trop beau, il y a des chemins que l'on ne prendrait pas.

- A qui le dis-tu ! J'en sais quelque chose !

- L'ennui, c'est que le lendemain il a été obligé de s'absenter pour l'enterrement d'un parent dans le Vaucluse. Et comme les emmerdes arrivent toujours en tir groupé, son déplacement a été plus long que prévu. Un matin, pendant son absence, l'apprenti boucher a découvert le colis dans la chambre froide.
- Et alors ?
- Et alors ? Avec un bon avocat, il a eu droit au bénéfice du doute, mais il en a pris pour vingt ans.
- Mais pourquoi tu me racontes cette histoire ?
- Pour en revenir à Gu. Bien des années après, un soir où il avait passablement arrosé, rond comme une queue de pelle, il a lâché : « *Si le boucher avait eu dix mille francs, on lui aurait débarrassé son bonhomme. Entre deux îles, avec une pierre en pendentif, les poissons auraient fait le reste.* »
- Ah ! C'est ça le style de tes bonhommes ?
- Eh oui mon petit ! Ni vu, ni connu, je t'embrouille. Alors, garçon, il faut se méfier de ces deux-là.
- De toute façon je ne vois pas ce que je ferais avec eux.
- Détrompe-toi ! Pendant ton absence, il y a eu du nouveau. L'autre soir, mine de rien, j'ai surpris la conversation d'Amédée au fond du bar. J'ai cru comprendre qu'il allait te proposer son aide.
- Lui ! Son aide ? Mais je ne lui ai rien demandé. Je ne l'ai même pas revu depuis la soirée du couscous !
- Il doit avoir une idée derrière la tête, méfie-toi !
- Oui, derrière la tête comme tu dis, parce que dedans il n'y a pas grand chose.
- Ne crois pas ça ! Ne fais pas le mariole. Tu es prévenu, dans notre milieu il ne faut pas être seul. Je t'ai offert mes services, tu vas en avoir besoin. Pour ta gouverne, tu dois savoir qu'Amédée et les deux frères, ils sont cul et chemise.
- Mais ils ne sont pas du quartier, ces deux-là, où ils crèchent ?
- Les deux ostrogoths se sont retirés du côté des cabanons, vers les Goudes. On ne sait pas où exactement. Tu sais, dans leur situation, les piaules ça ne se dit pas. Du quartier des Catalans jusqu'au Cap croisette, ils protègent les commerces, les bistrots, les gens.
- Comment ça, ils protègent ?
- Mais que tu es naïf ! Les baraques à sous, les cigarettes de contrebande, les fausses cartes grises et tout et tout, ça attire les

convoitises. Tu sais, le bord de mer, c'est bien pratique pour les déchargements la nuit ! Heureusement que le petit port de Callelongue est muet, sans quoi il pourrait en révéler des choses.

Mais il est discret par sa taille et sa conversation. Alors, pour les bains de minuit, il faut organiser une protection rapprochée, si tu vois ce que je veux dire ! Et puis, il y a les gourmands qui aiment bien visiter les tiroirs-caisse.

- Enfin ! Je verrai bien. En attendant, je vais quitter la maison. Ma mère va gueuler, mais je ne peux pas faire autrement.

- Tu sais où aller ? Je peux te dégoter quelque chose si tu n'as rien.

- Je te remercie mais Loule m'a trouvé une piaule. C'est Rémo, paraît-il, qui a tout organisé. Elle se trouve au rez-de-chaussée d'une petite maison indépendante, dans la rue Sibié. Elle communique avec la rue de la Bibliothèque par les jardins intérieurs. Comme ça, s'il y a urgence, on peut filer en douce. Loule m'a dit que c'était nécessaire.

- Tu n'aurais pas dû me le dire. Non pas que tu puisses craindre quelque chose de moi, mais fais gaffe aux autres ! Je crois savoir où elle se trouve ta piaule, Rémo a raison, c'est plus prudent. Tu l'as dit à quelqu'un d'autre ?

- Non, je viens d'arriver de ce matin.

- Alors, motus ! Moins nous serons à savoir, mieux tu te porteras. Et ta mère ? Tu lui as dit que tu voulais la quitter ?

- Pas encore ! Je sens que je vais passer un mauvais quart d'heure. Elle n'est au courant de rien.

- C'est un morceau à faire avaler, tu en auras d'autres. Enfin ! Tu sais que je suis là, de jour comme de nuit.

Après une bise et une caresse de complicité, il quitte Maguy. Sac sur l'épaule, il monte chez lui.

- Robert ? C'est toi ?

- Oui, mam, j'arrive !

- Tu en as mis un temps ! Je n'ai pas encore fait ta chambre, Guy l'a occupée quelques jours pendant que tu étais parti.

- Ce n'est pas la peine, je ne dors pas ici ce soir.

- Comment ! Tu pars encore ?

- Oui, j'ai décidé de quitter la maison.

- Tu veux me laisser ? Mais pourquoi ? Tu n'es pas bien ici ?

- Ecoute, mam, notre vie n'est plus possible. Depuis des années je supporte les allées et venues dans le couloir la nuit, maintenant ça suffit !
- Mais enfin, pauvre idiot, si je reçois la nuit c'est pour nous, pour toi. Comment veux-tu que j'y arrive avec ce que je gagne comme chaisière au jardin public ?
- Je sais bien, mais je ne peux plus le supporter. Je ne suis plus un enfant !
- Bien sûr ! Je te fais vivre une existence qui n'est pas drôle, mais je n'ai pas d'autre solution. Je n'ai jamais fait ça de bon cœur, tu sais ! Nous venons de traverser des années difficiles. Tout le monde a vécu comme il a pu, au petit bonheur. Lorsqu'on est seule avec un gosse... tu comprends ? La Clara du corridor, ce n'est pas moi ! Tu ne m'as jamais vue. Le soir, je mets une perruque et des lunettes noires pour aller au bar de Lisette sur les allées de Meilhan.
- Qu'est-ce que tu espères d'elle ?
- D'elle rien ! Mais je retrouve des amis. Nous jouons aux cartes et puis certains soirs, je me fais raccompagner ici. Quelquefois, Lisette se moque en me disant : « *Oh, Clara ! Le soleil s'est couché tôt ce soir. Tu ne crains rien pour tes yeux bleus !* »
- Je sais ! Certains soirs, quand j'étais petit, j'entrebâillais les volets pour te regarder partir. Mais de dos, j'avais un doute. Ce n'était pas toi. Je me demandais comment tu avais pu filer si vite. Je ne savais pas, pour la perruque. Je croyais que c'était une autre femme qui descendait la rue. Je me demandais où tu étais passée. Je paniquais. Je n'osais pas ouvrir la porte du palier. D'un coup, dans le silence, j'avais peur. Même que des fois, je tremblais sans pouvoir me contrôler. Alors je me recroquevillais, en boule, sous les couvertures. Aujourd'hui, je ne regarde plus, mais je ne dors pas mieux.
- Puisqu'on en parle et que tu es grand maintenant, je peux te dire aussi que je donne un peu d'argent à Amédée pour qu'on me laisse travailler seule. De toute façon je ne suis pas sur son territoire.
- Celui-là ! Toujours présent pour jouer les bons apôtres !
- Ce n'est pas lui qui me pèse le plus, il fait partie du programme. Le plus dur à supporter, c'est ta présence. Si j'avais eu une famille ou quelqu'un pour m'aider, tu n'aurais jamais subi tout ça. Je t'aurais fait garder ailleurs. Je serais venue te voir le dimanche et tu n'aurais jamais rien su.

- Comme les fils de la vieille Marinette ?

- Oui ! Mais pour ça il fallait beaucoup d'argent. J'étais obligée de prendre un barbeau et de rentrer dans le grand bain. Faire le trottoir, ça, jamais ! Je m'en sortais toute seule et puis tu étais petit. Les petits ça ne comprend pas tout de suite. Je me doutais bien un peu que ce n'était pas simple pour toi, mais je ne savais pas que tu regardais à la fenêtre. Pourtant, j'attendais toujours que tu sois endormi pour partir. Je voulais espérer que tu ne comprendrais pas pourquoi je m'absentais le soir. Et puis, je pensais que cette situation ne durerait pas. Mais la guerre est arrivée, elle n'en finissait plus. Les restrictions, tout était hors de prix. Je n'ai trouvé que le travail de chaisière au jardin de la Plaine et mon salaire ne suffisait pas pour le marché noir.

- Petit ! Petit ! Mais j'ai grandi.

- Et avec tes collègues ? Tu dois en entendre ! Ce n'est pas trop dur ?

- Je n'en parle jamais et les copains la ferment. Beaucoup de choses se sont passées pendant la guerre. Nous les jeunes, nous n'avons pas toujours bien compris mais

- Tout de même, tu n'es pas comme les autres. Je le vois bien, va !

- Un jour, je devais avoir dix ans, j'ai vu un homme qui t'embrassait dans le couloir. A la maison nous n'étions que deux, jamais personne ne venait, la présence de cet homme m'a surpris. J'ai pensé que c'était un parent bien qu'il se soit sauvé sans me dire quoi que ce soit. Et puis, une nuit, on parlait dans ta chambre, ça m'a réveillé. Ma porte était entrebâillée et j'ai aperçu un homme, pas le même, qui te courait après dans le corridor, en riant. Vous n'étiez pas beaucoup habillés.

Clara, livide, les dents serrées, se retourne vers la fenêtre pour cacher ses larmes. Si elle pouvait ne pas être là ! Ce moment, elle l'appréhende depuis longtemps, comme le jugement dernier. Elle a souvent préparé des phrases pour tout expliquer à son Robert. Seule à cogiter, elle devenait même persuasive. Mais aujourd'hui, toutes ses formules s'envolent. Il est devant elle, il parle de lui, de ce qu'elle n'a pas su. Imaginer les troubles de son fils est une chose, les entendre de sa bouche est tout autre. Dans son monologue, il n'était pas là.

Un lourd silence prend possession de la cuisine.

- Mais mam, je ne pars pas loin. Je vais partager une piaule avec un collègue. Il est en cheville avec un électricien qui fait des gâches.

Avec lui, je vais me faire du pognon tout en continuant le lycée. Tu verras, même que je pourrai t'en donner. Alors, fini le bar de Lisette.

- Mais tu rêves, mon petit ! Tu ne t'imagines pas que je vais prendre de ton argent ? Non, jamais ! Je me débrouillerai toujours.

Pour moi, le plus dur, c'est que je vais rester seule. Je comprends que tu veuilles vivre ailleurs, mais tu es ma seule famille.

- Pourquoi ? Nous avons bien des parents quelque part ?

- Bien sûr, mais il y a longtemps que nous ne nous voyons plus. Et puis, je ne tiens pas à les retrouver.

- Vous êtes fâchés ?

- Nous ne nous comprenons pas, c'est tout !

- Ils habitent loin ?

- Ecoute, j'étais jeune et ma mère avait des projets de mariage pour moi avec un garçon du quartier où nous habitions, à Lyon.

- Tu n'es pas de Marseille ?

- Mais non, mon petit ! Les enfants, vous croyez toujours que la terre a commencé sa rotation le jour de votre naissance. J'ai eu ton âge moi aussi.

- Bien sûr, mais tu ne m'as jamais parlé de Lyon, ni de ta mère.

- Avec le futur beau-père, ils avaient manigancé une affaire curieuse, qui m'échappait, un commerce que ma mère devait tenir et l'autre finançait. Mon mariage avec le fils arrangeait tout. Mais j'en aimais un autre, alors je suis partie avec lui, sur un coup de tête. Nous avons bourlingué dans plusieurs villes avant d'atterrir à Marseille. Il était chauffeur routier. Un jour, il s'est foutu dans une sombre histoire de cigarettes de contrebande. Les types avec qui il trafiquait n'étaient pas tombés de la dernière pluie. Lorsqu'ils se sont fait choper, c'est ton père qui a tout pris. Il a fait de la taule ici, puis il a été transféré. J'étais enceinte de toi et je ne pouvais pas le suivre. Au fil des mois, j'ai perdu sa trace. Je ne sais même pas s'il est encore vivant !

- Tu aurais dû retourner dans ta famille.

- Ah ça, non ! Par une cousine, ma mère a connu ma situation, mais elle a la tête dure. Elle m'avait prédit que je finirais mal.

Elle n'a pas fait le moindre geste et moi non plus. Nous sommes sans doute de la même trempe toutes les deux.

La porte s'ouvre brusquement. Guy fait irruption dans l'appartement. D'une main il tient une bouteille et de l'autre un bouquet de fleurs qu'il brandit comme un trophée.

- Les enfants ! J'ai fait la bonne affaire aujourd'hui, nous allons arroser ça ! Alors le voyageur, tu as fini de vagabonder ?

- Tais-toi ! Il revient pour m'annoncer qu'il va me quitter.

- Comment ça te quitter ?

- Oui, il en a marre d'ici, alors il part.

Guy laisse fleurs et bouteille sur la table et pose ses mains sur les épaules de Robert. Il le fixe, droit dans les yeux.

- Tu abandonnes ta mère ? Mais petit con, tu vas la tuer !

- Pourquoi la tuer, je ne pars pas au bout du monde ! Et puis, c'est normal qu'un jour je fasse ma vie.

- Qué ta vie ! Tu n'as rien pour vivre. Tu es encore au lycée...

- Je n'ai pas besoin de grand chose et puis j'ai trouvé du boulot, ça va marcher !

- C'est idiot ! Tu vas te casser la gueule en vivant tout seul. Il n'y a pas une fille là-dessous ?

- Mais non, pas encore ! Ça aussi c'est naturel. Et puis tu m'emmerdes avec tes questions, je sais ce que j'ai à faire !

- Comme il a bien dit ça ! Tu l'entends Clara ? Un gosse part pour quelques jours et c'est un homme qui nous revient, un prétentieux. Tu ne me lèveras pas de l'idée qu'il y a un truc tordu là-dessous. Peut-être une femme, qui sait ?

- Arrête, Guy, et ouvre ta bouteille. Qu'est-ce que nous arrosons ?

- Nous allons trinquer, mais tu ne perds rien pour attendre. Il faudra que nous parlions tous les deux.

Clara retrouve un peu le sourire. Elle est avec ses deux hommes, cela lui suffit. Ainsi, il existe de petits moments de bonheur, du pétillant dans un verre, un peu de musique pour faire chanter le cœur et l'on reprend la route. Cependant, elle a le sentiment que quelque chose d'important vient de se passer. L'intuition féminine, doublée de la fibre maternelle, souffle un curieux présage dans son esprit. Cette volonté soudaine de la quitter n'est pas dans la nature de son fils. Ce n'est pas possible, un déclic s'est produit en lui. Comment se fait-il que tout à coup, ces nouveautés convergent dans leurs vies ? Un collègue dont il n'a pas dit le nom, du boulot, cet électricien qui fait des gâches, une piaule, c'est surprenant, troublant, presque anormal !

Elle ressent dans tout son corps une déferlante qui n'est pas loin de la culpabiliser, car l'argument qu'il a avancé est un reproche pour son activité de survie.

La vie prend son temps pour programmer ses échéances.

---

CIQ Arenc-Villette

*Il n'est pas facile de jouer dans la cour des grands !*

La rue de la Tour est un haut lieu de prostitution dans le quartier de l'opéra. C'est le pivot d'un secteur chic, différent des autres par la qualité des établissements, le choix des hôtes, tout en restant au cœur de la ville. Qui tient le port sans façade tapageuse, tient la ville des voyous. Dans cette rue, les entrées de bars, de boîtes de nuit laissent peu de place aux portes des immeubles, sauf pour les hôtels accueillants. Les rues voisines ne sont pas en reste, il y a même sur la grande place, face à la Bourse, un bar américain très renommé. Dans ces parages, les différentes couches de la société marseillaise se croisent, s'acceptent, du matelot en escale à l'avocat renommé. Du promis, enterrant sa vie de garçon, à l'homme politique incognito. Tout naturellement les établissements s'adaptent à toutes les différences. C'est une cohabitation, sinon désirée, mais de fait, qui s'offre au grand jour de façon à ce que les nuits, quelquefois assez chaudes, soient fructueuses pour chacun. Dans cette harmonie apparente chacun prend ses marques et en principe sait rester à sa place. Il n'est pas rare de voir des matafs s'écarter au passage d'un vison, un peu pour l'admirer, un peu et surtout, à cause des mecs aux souliers vernis qui l'accompagnent. Les petits merdeux qui s'offrent d'autres quartiers chauds de la ville ne se hasardent pas rue de la Tour. Ici, c'est sérieux, il y a de vrais macs. Il n'y a pas de bistrot mais des bars. Il n'y a pas d'hôtels de passes, mais des établissements. Il n'y a pas de putes, mais des femmes. On ne va pas au bordel, mais en boîte de nuit.

Ce n'est pas un lieu unique, il y en a dans toutes les grandes villes.

Ce n'est pas un passage obligé, beaucoup feignent de l'ignorer.

C'est le quartier de l'opéra !

A Marseille, il est la preuve de la réussite lorsqu'on en devient le caïd. Ce haut lieu de marginaux vit comme un marché couvert, presque clos, où tout se règle par une loi qui ne figure pas dans le code civil. Beaucoup y circulent sous des identités différentes. Selon le passeport qu'ils fournissent, ils sont Espagnols, Italiens, Grecs ou Portugais

alors que beaucoup viennent d'une île de toute beauté. On y trouve de tout, des hommes sûrs, des maladroits, de vieilles frappes, des dingues du pétard, des pourris, des fiers-à-bras, des casseurs, des méchants. Tous s'agglutinent en quête de nouvelles ressources car la loi du 13 avril 1946, dite Marthe Richard, interdit les maisons closes, ce qui a terriblement laminé leurs activités. Ironie du sort ! Le 13 avril 1946 était le jour de la saint-Jules, le patron des maquereaux, paraît-il.

Quoi qu'il en soit, cette loi c'est l'assassinat des droits de "l'homme", comme ils disent !

Les 'maisons de tolérance' pour l'état, 'maisons et salons de société' pour les proxénètes, vont devenir 'hôtels de passes'. Sans oublier les relais routiers que l'on a garnis de serveuses très compréhensives. De plus, la démolition des vieux quartiers de Marseille a effacé des pages d'histoire pour vieux proxénètes et surtout, a obligé le reclassement des tauliers et des femmes qui y professaient.

La vie est dure depuis que Marthe a débarqué à Marseille ! Pas la sainte, celle des évangiles de St Luc bien sûr ! Celle-là a fait escale ici, dans la calanque de l'Estaque face aux Aygalades, mais c'est, semble-t-il, une légende. Non ! Il s'agit de la contemporaine de Paris qui, deuxième ironie du sort après saint-Jules, porte un nom qui n'enrichit pas nos lascars !

Il a fallu aussi qu'ils innovent dans le braquage, le racket, un peu de drogue et le trafic en tous genres. Quoique ce ne soit pas Marthe Richard qui ait suscité leur goût du trafic ! Celui des cartes de pain et d'alimentation s'est ajouté à la classique circulation des cartes grises. Une razzia dans un bureau de distribution de titres de rationnement est dans toutes les mémoires. Sans compter l'activité de certaines imprimeries, dont celle de Guy, où l'on n'imprime pas que des cartes de France. Ces spécialistes ont su saisir l'opportunité du marché noir pour subsister. Au prix fort, on peut se procurer des tickets de ration. A la libération, la présence des Américains a été une aubaine. Des G.I. vendaient par camions entiers leur cargaison de denrées alimentaires, camions compris. Certains soldats rentraient à pied prétextant avoir été attaqués, ce qui était d'ailleurs le cas quelquefois car les hommes de main qui opéraient n'étaient pas des tendres. Sélectionnés parmi les casseurs, les méchants, ils n'hésitaient pas à parlementer du bout de

leur flingues avec un chauffeur récalcitrant qui mettait du temps à comprendre que sa destination venait subitement de changer. Un hangar au quartier du 'Canet', une remise discrète dans celui de 'La Belle de Mai', n'étaient pas inscrits sur son ordre de mission.. En cette fin d'occupation, on n'est pas à une vie près. Certains voyous l'ont fait savoir. Ainsi, dans ces rues proches de l'opéra, flotte une réelle tension au goût d'imprévu, tout semble attendre quelque chose. En permanence il faut être sur ses gardes. On est loin de la rue Curiol où la vie est moins mondaine, moins surfaite, sans tape à l'œil, sans appareil. En haut de la Canebière, l'ambiance semble vécue de façon simple, presque familiale. Tous se connaissent dans un monde plus petit. Là-haut, c'est un peu comme si la prostitution s'était installée par hasard, dans un monde sage, peuplé de gens débonnaires, d'ouvriers, de commerçants, sans histoire. Là-haut, les enfants vivent dans la prostitution tout naturellement. Ce serait apparemment un jeu. Mais près de l'opéra il n'y a pas de place pour les minots. Il faut être grand, savoir ce que l'on vient faire ici, car l'air du port tout proche n'est pas bon pour les bronches juvéniles. Rue Curiol, il n'y a pas d'arrière-salle. Il se fait, tout au plus, une petite belote améliorée dans un coin de bistrot. Dans celles du quartier de l'opéra, certains soirs, on y joue gros jeu. Tout le monde est au courant, la police y compris, mais on sait, ça suffit, puisque tout le monde y trouve son compte. C'est là que Rémo veut implanter Robert afin de rajeunir ses cadres, mais il n'a pas encore mis son poulain au parfum. Il préfère le jauger rue Curiol d'abord. Depuis un certain temps, le parrain a observé que des nouveaux rôdaient dans les parages.

- Doumé ! J'ai vu de nouvelles tronches, ça sent mauvais ! Il faut réunir les hommes.

- Tu exagères un peu, Rémo, ils ne sont que de passage. Ils ne font pas de bruit et en plus, ils laissent leur pognon. L'autre soir, il y en a un qui voulait à tout prix la chanteuse du Tabarin. Crois-moi ! Il a payé le prix !

- Pauvre con ! Tu ne vois pas qu'il l'a achetée. Et demain, il va venir avec ses potes pour ferrailer. Nous risquons de partir une main devant, une main derrière. Rappelle-toi lorsque nous avons viré les deux vieux d'avant-guerre pour prendre la place, comment nous avons fait ?

- Je ne le voyais pas comme ça. Je pense que tu exagères un peu, mais ce soir, je vais ouvrir l'œil. On va en vider deux ou trois.

- Non ! Pas deux ou trois... tous ! Il ne faut pas laisser traîner. La fille du Tabarin, tu la mets au vert pour quelques jours. Chez Arlette, l'air de la campagne lui fera du bien. Et n'oublie pas de prévenir les hommes. Si ça se trouve, il y en a qui ont déjà senti venir l'orage et ne comprennent pas que nous restions comme des santibellis (16) à attendre le déluge.

(16) *Santibellis* = beaux santons, mais ici, employés pour dire 'inertes'

- Tu as raison Rémo, ce soir on va distribuer.

Dans ce quartier de l'opéra, les choses sont ainsi ! C'est à se demander ce que fait là le temple de l'art lyrique marseillais qui trône au bout de la rue Beauvau. Car l'antagonisme est surprenant, entre la musique qui devrait adoucir les mœurs, et cette activité commerciale aux saveurs de guerre sainte. Sans doute parce que ce secteur appartenait autrefois à l'Arsenal des Galères, il en reste un parfum de sueur, d'esclavage, de basse-fosse et autres règlements de fond de cale. Simplement, le calibre a remplacé le fouet du garde-chiourme.

Dans la soirée, lorsque la nuit enveloppe les décors, métamorphosant les personnages, ces deux théâtres tapent les trois coups pour offrir leurs drames, en plusieurs actes.

C'est ici que Robert endosse son costume de proxénète. Il est de ces comédiens qui ne connaissent pas encore très bien leur texte et de plus sont tout gauches dans leurs nouveaux habits. Loule, et un certain Antoine, lui font les honneurs des lieux. Dès le premier acte, les choses vont très vite. Rémo avait raison.

Les nouvelles têtes qui rôdent depuis quelque temps ne sont pas celles de touristes ordinaires.

La soirée débute fort au Paris-Tabou qui appartient à Doumé. L'un des visiteurs gifle une fille prétextant qu'elle lui a mal répondu. Au même instant, un autre touriste invective le barman pour son whisky. Enfin, un troisième tambourine sur le juke-box en vociférant. C'est la mise en scène classique d'un premier acte pour pièce de voyous. Dès le lever de rideau, il faut semer la panique en créant un climat d'insécurité afin de faire fuir les clients. Puis, au deuxième tableau, on impose sa loi. Mais, pour les habitués de la scène, le scénario est trop

connu pour que chacun ne connaisse pas son rôle sur le bout des poings, à fleur de gâchette.

Des chaises, subitement vides, en profitent pour se déplacer. Des tables, voyant l'heure tardive, se couchent. Les acteurs s'activent, se déplacent, virevoltent, dans un ballet pour lequel la claque n'est pas la même que celle qui pourrait exister à l'opéra. Les filles, telles des moineaux après un coup de fusil, s'éparpillent dans la rue. C'est le signal pour les amis des établissements voisins qui rappiquent en bloc, comme les militaires au cri de "à moi la légion !".

Pour un soir de générale, Robert est servi car les amis des touristes sont là aussi, en coulisse. Tous déferlent dans la rue de la Tour. C'est un peu comme si le Paris-Tabou de Doumé vomissait son trop plein. Quelques flux sporadiques, ici ou là dans les maigres couloirs sombres, et la petite rue tient tout le plateau. La scène regorge d'acteurs, sans figurants, jusqu'au premier coup de feu. Tel le coup de cymbale d'un musicien de la fosse, il met fin aux hostilités. Si la ferraille parle, il vaut mieux aérer le paysage de façon à ne pas rester sous l'arbre à pruneaux. Subitement un silence au parfum d'anxiété envahit l'atmosphère. Il faut éviter les soubresauts, toujours possibles, d'acteurs attardés n'ayant pas observé le chef d'orchestre. Le spectacle est terminé, cependant le rideau n'est pas tombé pour autant. Les touristes en sont pour leurs frais. Leur programme n'a pas été distribué au début du spectacle mais ils reviendront, c'est certain. Par contre, il y a du monde par terre et notamment Robert. En bon novice qu'il est, il n'a pas vu arriver la lame d'un surin qui lui a ouvert la cuisse.

Il réalise que le théâtre de la rue Curiol est une petite salle de quartier. Ici, on sert le grand répertoire !

Il se retrouve dans une chambre au-dessus du bar de la Tour. A son chevet, Marinette s'active. C'est la patronne des lieux. Une petite brunette aux yeux bleus, la trentaine à peine, dont l'abondante chevelure est tenue en permanence par un turban. Elle est plus que sympathique, Marinette, toute en rondeurs à peine marquées. Une pomme de printemps à croquer sans modération. Un délice pour les yeux de Robert, mais seulement pour les yeux, car pour la savourer, il n'est pas en position favorable.

- Alors, beau gosse ! C'est ton baptême du feu ? Pour un début, tu as eu la totale, mais sois sans crainte, je vais arranger ça ! Le toubib va venir, c'est un ami.

- Il faut que je rentre.

- Oh l' impatient ! Tu vas faire comme je te dis et tout ira bien. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus. Ici, nous faisons tout nous mêmes, ne t'inquiète pas !

- Mais il faut que je remonte, on m'attend, je ne peux pas rester, m'absenter plusieurs jours, j'ai à faire.

- Eh bien, tu le feras plus tard. Il n'est pas question que l'infirmier nationale vienne t'examiner ici et les condés avec !

Il pense tout à coup au boucher de Maguy pour lequel tout s'est déglingué à cause d'un contretemps. Les choses se présentent mal. Il n'a pas le choix, et, tout compte fait, l'infirmière a suffisamment de charme contre la douleur. Quelques jours plus tard, remis sur pieds, il remonte vers sa source, la rue Curiol. Il éprouve le besoin d'une convalescence nécessaire, mais l'infirmière de garde n'est pas celle qu'il souhaitait.

- Robert ! Où tu étais ? Je ne savais plus que faire, que penser !

- Mam, j'étais chez des collègues. Ils ont voulu me garder.

- Tais-toi, menteur ! Hier, Maguy est passée me voir. Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? Je ne te connais pas de collègues du côté de l'opéra.

- C'est difficile à t'expliquer, j'ai...

- Il n'y a rien à expliquer ! Maguy s'est coupée. Elle croyait que j'étais au courant. Elle m'a tout dit, la bagarre, le coup de couteau... Et cette Marinette, d'où elle sort ? Qui c'est celle-là ? Comment tu as pu te fourrer dans une histoire pareille ? Qu'est-ce que tu penses gagner là-bas ? Pauvre idiot !

- Mam, c'est toute une histoire, tu ne peux pas comprendre. Tout s'est passé très vite, comme une avalanche. Je crois que j'ai été un peu manipulé, mais c'est moi qui me suis mis dans cette situation. D'un coup, je me suis trouvé devant un mur. Sur le moment, il a fallu que j'accepte sans pouvoir prendre du recul, ou alors me dégonfler.

- Comment ça te dégonfler ? Explique-toi !

- Eh bien, voilà ! Ne crie pas ! J'ai décidé de démolir la prostitution de l'intérieur !

- Toi ? Démolir la prostitution ! Et de l'intérieur ? Regardez-moi ce Zorro ? Laisse-moi rire ! Mais mon petit, tu es devenu fou ! Je rêve !

Mon fils, dans la prostitution ! Tu n'y penses pas ! Tu ne sais même pas ce que c'est. Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez, ma parole ! Tu n'as plus l'âge des gifles, mais c'est d'une bonne raclée dont tu as besoin pour te réveiller ! Tu es tout le portrait de ton père, voilà que ça recommence.

- Comment ça, mon père ? Qu'est-ce qui recommence mam ?

- Ah ! La putain de vie, je n'en sortirai jamais. Ecoute, Robert ! Calmons-nous ! Je crois qu'il faut que nous jouions cartes sur table tous les deux. Tu vas me jurer de ne plus me mentir et moi je vais te dire...

- Mais qu'est-ce qui recommence ?

- L'autre jour, j'ai un peu modifié mon histoire et celle de ton père. On croit toujours que l'on peut sauver les meubles et puis tout d'un coup ça nous retombe sur la figure, un jour ou l'autre. On a raison de dire que le pilon sent toujours à l'aié ! (*ail*)

- A la fin, tu vas m'expliquer ? Quelle histoire avec mon père ?

- L'autre jour, j'ai un peu arrangé les choses à ma façon. En réalité, j'ai rencontré ton père un soir, au bal, dans le quartier de la Belle de Mai. J'étais avec une copine de Boka où nous travaillions toutes les deux.

- Tu n'étais pas à Lyon ?

- Eh non ! Je suis née ici, mais ne me coupe pas, c'est déjà assez difficile comme ça ! Avec ton père, tout de suite nous nous sommes aimés. J'ai été sa femme le soir même et il a voulu que je le reste. J'avais vingt ans et lui guère plus. Il était beau, grand, élégant. J'ai été éblouie... A cette époque, il était un de ces hommes qui plaçaient l'honneur à garder jalousement ce qu'ils aimaient vraiment. Et lui, ce qu'il aimait follement, c'était moi. Alors, il m'a laissée en dehors de ses activités. Ensemble, nous vivions une double vie ! Il disait souvent : lorsqu'on ne sait rien, on n'a rien à dire. Parce que sous la torture tout le monde parle et même invente pour que ça s'arrête !

- Mais qué torture ? Qu'est-ce qu'il avait à cacher ? De quel honneur tu parles ?

- Robert ! ...Ton père n'était pas chauffeur routier... il était proxo !

- Proxo ? Mon père ?

Robert se lève d'un bond et, telle une statue, face à la fenêtre, il empoigne fermement à deux mains le rebord de la table. Il paraît

subitement absent, semblant chercher au loin ce passé inconnu qui l'envahit, le remplit, le perturbe. Sur l'instant, il éprouve un sentiment de rejet, mais il lui faut être calme, patient. Il doit remonter dans le temps, mission difficile, impossible.

Dès l'enfance nous fixons le décor dans lequel nous sommes nés. Nous situons, de façon statique, ce qui nous entoure, y compris nos proches, comme si les choses étaient ainsi, de toute éternité. Nous ne concevons pas que nos parents aient pu avoir notre âge. Qu'ils aient joué, aimé, fait des bêtises, comme nous. La découverte du passé est quelquefois plus terrible que la première coqueluche ou le bouton sur le nez qui nous a tant préoccupés. Tout enfant perçoit cela un jour ou l'autre à la faveur d'un événement, d'une phrase lâchée par erreur, d'une lettre jaunie, d'une photo écornée. Souvent, c'est le signal de notre entrée réelle dans la vie. Dès lors, les choses ne seront plus ce que nous croyions. C'est une tranche de vie, jusque là étrangère, qui devient subitement la nôtre. Où se cachent nos racines ?

Un défilement vertigineux prend possession de l'esprit de Robert. Il croit comprendre ce qu'ont été ces vies qui l'ont précédé. Celles dont il est l'héritier. Comment se fait-il que depuis longtemps sa nature se soit opposée à la prostitution, alors que son père en vivait ? Qu'est-ce que cette contradiction prémonitoire ? Ne serait-il pas là pour réparer, effacer la conduite paternelle afin de satisfaire le balancier de l'histoire ?

Clara, inquiète du silence de son fils, de sa possible réaction sur ce qu'il vient d'apprendre, s'approche.

- Oui, mais tu sais, je vivais en dehors de tout ça. Je ne me prostituais pas, il ne l'aurait jamais voulu. J'étais sa femme, tu comprends ! J'étais comme une enfant gâtée. C'était la belle vie. Jamais il ne m'a mêlée à quoi que ce soit. C'est là qu'il plaçait son honneur. Je suis née dans le quartier de Bois Luzy. Là-bas, c'était comme un village fait de petites villas, mais nous étions en location dans un petit immeuble ordinaire. Il ne se passait jamais rien, tout était tranquille, trop même, hors du monde. Alors, pour moi, la Canebière c'était le centre du monde. Je suis partie de la maison sur un coup de tête, comme je te l'ai dit, ça c'est vrai. Les miens n'ont pas compris. Il faut dire que je ne leur ai pas laissé le choix. Et puis, chacun est resté sur ses positions. Nous ne nous sommes plus jamais revus, mais ils n'ont jamais su la véritable activité de ton père.

- Ils sont toujours en vie ? Et mon père ? Tu m'as dit ne pas savoir ce qu'il était devenu.

- L'autre jour, il fallait bien que je le fasse disparaître sans laisser de trace !

- Alors ?

- Alors ? Eh bien ! ... Un soir, sur la route des Goudes, à l'Escalette, ça s'est mal passé. Ils étaient trois dans une voiture ramenant des cigarettes de contrebande du port de Callelongue. Je ne sais pas pourquoi, parce que ton père ne me disait jamais rien, une autre bande les attendait, en embuscade, près du petit port de l'ancienne usine de plomb. Ils sont morts tous les trois !

Clara se retourne subitement. Elle s'enfuit dans la cuisine, se penche sur l'évier et s'inonde violemment le visage. L'autre jour, elle s'était contenue parce que sa parodie était plus douce. De la sorte, elle avait tout protégé : son image, son passé et surtout son Robert. Depuis des années elle essaie de bâtir un semblant de vie normale, à la fortune du pot certes, mais aujourd'hui, elle n'a que son expérience à opposer au projet fou de son fils. L'évocation de la vérité lui a fait remonter le temps.

Elle craque.

- Mam ! Je ne sais pas si mon père était un voyou, moi, je ne le suis pas. Mais il faut que je fasse quelque chose. Inconsciemment peut-être je me l'étais promis. Depuis, je me le suis imposé. Je suis peut-être là pour réparer.

- Mais non, mon petit, tu n'as rien à réparer ! Qu'est-ce que tu t'es mis dans la tête ? C'est la vie qui est tordue. Pourquoi, à Bois Luzy, j'étais en attente dans un milieu sans vie ? Pourquoi un soir, je suis allée à ce bal ? Pourquoi ton père était justement là ? Pourquoi tu veux faire la guerre à la prostitution ? Pourquoi ?...

Pourquoi ? Personne ne répondra jamais à ça ! Ne te rends pas responsable ! Tu sais, dans la vie nous ne sommes que des jouets. Je ne sais pas qui tire les ficelles, mais s'il existe, il doit avoir une sacrée raison pour nous en faire baver comme ça ! Lorsque j'étais petite, au catéchisme, on m'a parlé du péché originel. C'était une histoire comme tant d'autres, une sorte d'intrigue à trois personnages, une image que je trouvais un peu idiote. Je ne me doutais pas qu'elle annonçait notre parcours, les turpitudes de notre vie. Il ne faudrait pas

prendre les enfants pour des idiots en leur proposant un soi-disant serpent qui parle. Ils pensent à un dessin animé, ils n'y croient pas. Non ! Il faudrait leur dire : vous allez en chier ! On ne sait pas pourquoi, mais vous allez en chier ! La vie est une partie de ping-pong opposant face à face, moments heureux, moments noirs, et la balle, c'est vous ! Tu vois bien ! A la mort de ton père, s'il n'y avait pas eu la guerre, les restrictions, j'aurais construit une autre vie. Et maintenant, alors que je crois être sortie de ce ghetto, voilà que mon fils plonge à son tour.

- Mais non, mam ! Je ne veux pas y passer ma vie. Je veux agir parce que personne ne bouge. Je suis certain que de l'intérieur je serai plus efficace.

- Mais comment tu penses y arriver ? C'est impossible ! Tu ne connais rien au milieu. Moi-même, je n'avais pas le droit d'y entrer. Là-dedans, tout est clos, verrouillé. Et puis, il ne faut pas avoir de scrupules pour être proxo. Je devais être folle à lier pour accepter de vivre de la prostitution. J'étais aveuglée par l'amour et il y avait tellement de bons moments. A vingt ans, comme toi aujourd'hui, nous croyons inventer le monde. Nous l'imaginons fait pour combler nos désirs, et qu'il n'y a qu'à tendre la main pour les vivre. A l'époque, je ne me posais pas de question, c'était comme ça ! J'étais sur un nuage. Les restaurants, les sorties en voiture, les bals, les réceptions dans les milieux à la mode, avec des gens importants, tout me fascinait. Je te l'ai dit, ton père était de la trempe des hommes d'honneur comme tous ceux de son temps. Mais par contre, évidemment, je n'ai pas ri tous les jours. Je vivais dans son ombre. Tu sais, on ne naît pas marginale, on le devient !

- Mam ! Si personne ne tente rien, ça va continuer !

- Mais pauvre idiot, tu n'as rien compris ! C'est fou ! Je ne reconnais plus mon Robert ! Toi qui disais la prostitution intolérable, inhumaine. Toi qui ne manquais pas une occasion pour faire la morale aux autres, comment tu peux imaginer pouvoir la vivre ? Tout d'un coup tu changes de peau ? Il ne faut plus que tu sois toi-même ! Il y a une femme là-dessous ! Guy avait raison l'autre soir.

- Mais non, mam, il n'y a pas de femme. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai accepté d'un coup, comme si j'attendais ça depuis longtemps. C'est une opportunité.

- Oui, une belle opportunité pour te faire tuer ! Mais, au fait, tu dis que tu as accepté. Si ce n'est pas une femme qui t'a entraîné, tu as accepté quoi ? De qui ?

- Ecoute, tout à l'heure tu rappelais une phrase de mon père au sujet du silence, alors, ne cherche pas ! Mais pour te tranquilliser, je peux te dire que la proposition vient du plus haut de la hiérarchie.

- De qui ? Du parrain ? C'est Rémo qui t'a tourné la tête ?

- Tu vois ! Je ne t'ai rien dit, c'est toi qui extrapoles.

- Alors, si c'est lui, tu n'iras pas loin. Tu n'es vraiment pas de taille. Mon pauvre petit, mon tout petit, je ne sais plus ! Tu me tues ! J'ai tant désiré que tu ne tombes pas. Je t'ai laissé pousser comme une herbe folle dans ce quartier, dans cette ambiance, je le reconnais, mais je n'avais pas d'autre solution. Lorsque tu es rentré au lycée pour faire l'électricien, tu ne peux pas savoir comme j'étais heureuse. Je me suis dit « il est sorti d'affaire ! Lui, au moins, il aura une existence normale ». Je reconnais que tu n'as pas eu une enfance dorée et que ce couloir pourri t'a fait souffrir, mais j'ai fait ce que j'ai pu. Après la mort de ton père, on m'a un peu aidée et puis on m'a oubliée. Tu ne dois pas, Robert ! Tu ne le feras pas ? Dis ?

- Mais mam, j'ai beaucoup appris ces derniers temps et je sais à quoi m'en tenir. Sois sans crainte, je ne vais faire qu'une apparition dans le milieu, juste un tour, mais je ne veux pas reculer.

- Un tour, un tour, oui... un tour de con !

Encore sous le choc de l'explication qu'il vient d'avoir avec sa mère, Robert passe devant le bar de Maguy, O'ptit trou. Cette discussion qu'il désirait tant, nécessaire, incontournable, a été d'une rudesse révélatrice qu'il ne pouvait imaginer. Son père ! Un proxo !

Devant sa porte, la tenancière est dans ses petits souliers.

- Garçon, je ne sais pas comment te dire. Je voulais tranquilliser ta mère. Je croyais qu'elle savait. L'autre jour tu m'as dit que tu allais lui parler. Je ne suis pas une donneuse !

- Mais non Maguy, c'est comme ça. D'une certaine façon il fallait que je le lui dise, alors, cette fois-ci c'est fait ! Je ne t'en veux pas je t'aime toujours ! Il y a des jours où les choses ne tournent pas comme on voudrait.

- Oh ça ! Je connais. Souvent il faut arracher à la vie ce qu'elle nous vole.

- C'est vrai ! Je n'aurais pas employé ce terme, mais tu as raison. Pour moi c'était un manque que je ressentais. Je voyais bien que pour les autres la vie était différente, mais ma foi, c'était comme ça. J'étais dans mon cadre, pas malheureux au fond ! Par contre, je vivais ce décalage en pensant que j'aurais quelque chose à faire, c'est curieux non ? Depuis tout petit, je sentais qu'il fallait que je réagisse. Peut-être que je soupçonnais le tordu de ma situation sans m'en rendre vraiment compte. Alors, tout bien pesé, c'est arrivé. Je crois que le moment est là, à ma portée. Tu as raison, Maguy, je vais jouer avec la vie et lui arracher ce qu'elle m'a volé.

- Fais attention, garçon, ne te lance pas à la légère, la vie est plus forte que nous. Elle a programmé notre parcours bien avant que nous arrivions sur terre. C'est un mystère puisque personne ne nous dévoile quoi que ce soit, même pas nos parents. Mais là où tu t'es engagé, il ne faut pas que tu gamberges de trop, il n'y a pas de mystère. C'est un monde de requins et tu me parais bien tendre pour y réussir, même avec tes convictions. Ils ont les leurs !

- Tant pis, c'est décidé. L'autre jour, dans la bagarre, j'ai compris que j'étais sur la bonne voie. J'ai tapé sur des voyous que je ne connaissais pas, mais j'y ai pris du plaisir ! Jamais je ne me serais cru capable de ça avant.

- Oui, mais tu as vu le résultat ? Au fait ! Tu vas mieux ?

- Oui ! Ce n'était rien.

- Bien sûr, mais prends garde à toi ! Où tu vas maintenant ?

- Je rentre chez moi, où je t'ai dit l'autre jour. Loule doit m'attendre au bar, c'est notre quartier général.

- Ne me dis pas lequel, motus !

- Au fait, tes deux ostrogoths, Gu et Néné, on peut les rencontrer ?

- Bien sûr ! Quand tu veux, mais fais gaffe, bon sang, rappelle-toi ce que je t'ai dit !

- T'inquiète, je te ferai signe à l'occasion.

- Dis, Robert ! Je ne veux pas m'incruster, mais si tu as besoin, je suis là... pour tout ce que tu veux !

Décidément, il n'est pas facile de jouer dans la cour des grands !